

## Lacan le mômo

Robert Richard

Volume 50, Number 2 (280), April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34682ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Richard, R. (2008). Lacan le mômo. *Liberté*, 50(2), 48–55.

## Lacan le mômo

Robert Richard

C'est chez Alexandre Kojève, ce « maître mystérieux aux allures de prophète<sup>1</sup> », et en compagnie de gens comme Georges Bataille, Raymond Queneau, Raymond Aron, sans oublier les quelques André Breton, Jules Supervielle et Jean-Paul Sartre qui parfois traînaient par là, que Jacques Lacan a attrapé l'hégélianisme. Mais, dans le cas de Lacan — et de Bataille également —, il n'en va pas tout à fait de l'hégélianisme qu'on pense. Il ne s'agit pas d'un Hegel cherchant, avec la volonté du forcené, à mener à terme la théodicée leibnizienne, que l'on pourrait résumer par la tentative de concilier l'existence d'un Dieu bon avec une humanité pourtant capable de faire le mal. Ce n'est pas le Hegel engagé, de façon obsessive et obsessionnelle, sur la voie de la rationalisation intégrale du réel. C'est beaucoup moins ce Hegel-là qui a compté pour Lacan. Ce qui a compté, c'est le Hegel *de Kojève*, et donc, un style « Hegel », une manière « Hegel », et finalement ce qu'on pourrait appeler la *mise en scène*, jusqu'à leur éclatement programmé, de la chose et de l'appareil hégéliens. Mais qui était donc ce Kojève? Philosophe né en Russie en 1902, il a par son enseignement accouché d'un Hegel ayant enfilé des bleus de travail — cela s'appelle l'arroseur arrosé ou la *marxisation* en retour de l'inspirateur de Marx. Mais, l'essentiel, c'est que Kojève, ce moscovite qui était passé par Heidelberg avant d'atterrir à Paris en 1926, aura planté, dans les années précédant la Seconde Guerre mondiale, la graine du radicalisme français des années 1960! Ce qui n'est pas rien. Mais — la « fin de l'Histoire » oblige —, déjà, dans les turbulentes *sixties*, notre Kojève aura,

1. Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, t. 2, Paris, Seuil, 1986, p. 149.

depuis un bon moment, troqué le froc du philosophe pour le frac du commis de l'État.

Grâce donc à Kojève — qui donne ses cours à l'École des hautes études à Paris entre 1933 et 1939 —, la France de l'époque du jeune Dr Lacan prend contact avec un Hegel qui n'a plus rien du Hegel quelque peu aseptisé, amputé de sa dialectique et de sa négativité, de Victor Cousin. Cousin, philosophe français du début du XIX<sup>e</sup> siècle, avait même pu rencontrer Hegel en personne, à Heidelberg, en 1817. Il en avait pressenti le génie, mais le bon éclectique qu'était le Cousin en question n'a su en ramener en France qu'une image d'Épinal. Je disais tout à l'heure que, à travers les cours de Kojève, « la France » — comme s'il en allait de l'Hexagone au grand complet — prenait contact avec Hegel. Mais il faut avouer que le public de Kojève était bien modeste. En fait, il était si modeste, si clairsemé qu'il fallait meubler régulièrement l'amphithéâtre — le *tapisser* — d'époux et épouses, d'amis et amies des quelques fidèles auditeurs pour assurer le minimum d'assistance requis par l'institution afin que le cours ait lieu. Le Hegel de Kojève, c'est le jeune Hegel, celui qui, en apercevant Napoléon passer sous son balcon, l'avait assimilé, non sans emphase, à « l'Esprit du monde à cheval ». Il s'agit d'un Hegel impavide que Kojève a pris soin de ramener, voire de réduire ou de circonscrire, pour ne pas dire limiter, à la dialectique du Maître et de l'esclave, et donc d'un Hegel dont la vivacité — c'est Bernard Bourgeois qui le dira — devait forcément se payer d'inexactitudes. Jean-François Kervégan ira jusqu'à affirmer que la dialectique du Maître et de l'esclave était une invention de Kojève. La traduction que propose celui-ci des mots « *Herr* » et « *Knecht* » — qui deviennent « maître » et « esclave » en français — aurait faussé la donne. « Dominant » et « dominé » eût été moins tendancieux<sup>2</sup>. Et Kervégan de citer une lettre du 7 octobre 1948 de Kojève à Tran Duc Thao :

J'ai fait un cours d'anthropologie philosophique en me servant de textes hégéliens, [...] et en laissant tomber ce qui me semblait être,

2. Jean-François Kervégan, *Hegel et l'hégélianisme*, Paris, PUF, 2005, p. 20.

chez Hegel, une erreur. Ainsi, en renonçant au monisme hégélien, je me suis consciemment écarté de ce grand philosophe [...] j'ai consciemment renforcé le rôle de la dialectique du maître et de l'esclave et [...] schématisé le contenu de la phénoménologie<sup>3</sup>.

Ces traductions et cette façon plutôt cavalière de solliciter la pensée de Hegel auraient permis à Kojève de tirer du court mais célèbre passage de *La phénoménologie de l'esprit* de 1807 un schéma d'anthropogenèse global qui ne correspond ni au sens, ni aux intentions, ni finalement à l'ambition démesurée — et peut-être démente! — de Hegel. Les hégéliens Stanley Rosen et Francis Fukuyama ont tous deux œuvré dans cette voie ouverte par Kojève à partir du désir (*Begirde*) et de la reconnaissance (*Anerkennung*) hégéliens qu'ils ont posés (surtout Rosen) comme moteur de la *World History*.

C'est donc moins Hegel que la présence «Hegel», le Hegel saisi et modelé sous l'éclairage des projecteurs kojévien, qui va inspirer Lacan. On pense ici à la façon qu'avait (ce) Hegel de cravacher le concept, de le faire avancer sans le mettre au pas, de lui inculquer une impulsion ontologique à la place de gno-séologique. En délestant Hegel de sa charge spéculative, Kojève avait fait une démarche inverse à celle de Victor Cousin, pour qui la tâche du philosophe était d'exorciser la contradiction, celle-ci devant être évacuée du mouvement de la pensée. Au contraire de Cousin, Kojève va privilégier l'élan, l'impulsion — la fougue — de la dialectique qui est, chez (ce) Hegel, le coup de fouet par lequel l'Être se révèle en tant que chose logique et chose réelle en même temps. C'est dire qu'il s'agit avant tout et même presque exclusivement du Hegel de l'*Aufhebung*, celui du supprimer/relever, éperon ou stylet, par lequel le concept devient indivisiblement mouvement de la chose et acte de la comprendre. L'*Aufhebung* a tout d'un catalyseur indéfinissable, insaisissable : une manière d'objet petit *a* au registre neuronal, cause d'effets synaptiques entre les différents registres d'intuitions, d'idées, etc. Sa pratique par Hegel dans *La phénoménologie de l'esprit* a même pu donner

3. *Ibid.*, p. 21-22.

lieu à des virages à la corde, c'est-à-dire à de périlleux aménagements conceptuels, mais qui, tout artificiels qu'ils nous paraissent, donnent à son texte son vertige et son urgence singuliers. Car la dialectique hégélienne n'est pas une méthode — c'est ce que nous dit, en partant, Kojève<sup>4</sup>. Marx en fera une méthode. Mais, chez Hegel, l'*Aufhebung* conserve sa marge d'opportunisme. Elle est d'essence tactique. Quelque chose qui participe d'une éthique de l'occasion. L'*Aufhebung*, chez Hegel, n'a rien du concept platonicien qui ramène le divers à l'unité. Rien non plus de la concaténation spinoziste d'incisives conceptuelles. Elle est plutôt aspiration vers le haut, et non pas par le haut.

Or, c'est précisément à cette école et à cette sophistique que s'est formé Lacan. (Lacan aurait même adopté, selon Roudinesco, des éléments de la gestuelle et de l'élocution du « tribun » Kojève.) À la fin, c'est donc Kojève qui, sans le savoir et sans l'avoir vraiment recherché, aura insufflé l'âme de Hegel dans la glaise freudienne. D'où Lacan, le phénomène Lacan, tel qu'en lui-même.

### **Remettre Freud au travail**

Ainsi Lacan aura-t-il passé le plus clair de son activité à supprimer/relever Freud. Le geste de Lacan, ce qu'il nomme le « retour à Freud », est tout entier déterminé par l'élan vers le second degré. C'est d'abord la totalité du programme freudien qui se trouve promue, disparaissant dans le ciel de la logique et des topologies mathématiques. Puis, les différents sous-programmes : le train-train « ça/surmoi/moi » promu au rang de « symbolique/réel/imaginaire », l'objet à la dignité de la Chose, etc. C'est-à-dire que les éléments gnoséologiques de la pensée de Freud ne sont ni résolus ni systématisés par Lacan. Plutôt, Lacan multiplie les théâtres d'interventions de la pensée freudienne. Il fait persister le questionnement freudien au sein d'un espace discursif généralisé, dépourvu de foyers réputés fixes. Lacan n'a pas explicité Freud, il l'a remis au travail...

Si Freud a voulu fonder une science sur une catastrophe, Lacan, lui, a voulu s'installer sur les lieux mêmes de cette catastrophe.

4. Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, 1947, p. 38.

Et de quelle catastrophe s'agit-il? De la fin des métarécits dont Nietzsche avait sonné le glas, en 1882, avec son « Dieu est mort » aux paragraphes 125 et 343 du *Gai savoir*. Ou, pour prendre la chose de plus haut, il s'agit de l'insubmersible Idée platonicienne, ce « Titanic » de la Métaphysique, mais qui s'est mis à couler à fond et pour de bon, sous l'impact d'un iceberg composite : criticisme kantien, ironie kierkegaardienne, gai savoir nietzschéen, *Destruktion* heideggerienne, etc. Si bien qu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, il ne restera guère plus de l'Idée (platonicienne) que cette chose brisée, morcelée au fond des océans de la pensée occidentale.

Or, à partir de cette Idée réduite à l'état d'épave sous les eaux, deux impensables vont gouverner la pensée de Lacan. À jamais impensable, l'espoir de renflouer l'Idée pour qu'un jour, elle puisse à nouveau voguer intacte, sur les flots. Mais, ce qui est tout aussi impensable, c'est l'espoir de débarrasser la planète de ses débris — réduire les reliefs de l'Idée, ses vestiges rouillés, en une poussière infiniment délayable et délayée dans les eaux profondes. Impossibilité, si l'on veut, de baigner dans le flux héraclitéen pur d'avant le monde.

Dans ce contexte, la catégorie du *réel* lacanien n'est pas autre chose que l'impossibilité de faire comme si l'Idée n'avait jamais été pensée, comme si le crime contre le flux (ce crime étant l'érection de l'idée en *Idée*) n'avait jamais été commis. Le génie de Lacan aura donc été d'admettre le caractère indélébile, la persistance, de l'Idée ou de la Métaphysique, même fragmentée. La profonde intelligence de son entreprise aura été moins de refuser l'ontologie rationnelle que de gérer son démembrement en une multitude d'« attracteurs étranges<sup>5</sup> ». On peut dire qu'en cela, il aura rivalisé avec Heidegger dans la course pour administrer l'après-Métaphysique.

Lacan n'était pas seul dans cette course. Dans les décennies après la mort du psychanalyste (Lacan meurt en 1981), ils étaient des cohortes de postmodernes à vouloir s'imposer comme techniciens dans le recyclage des formes. Mais prenons un exemple qui n'a rien du postmoderne : Régis Debray et ses lendemains de

5. Suivant la belle expression de René Thom et des théoriciens du chaos.

veille gaullistes. Comment un ex-guérillero, compagnon d'armes de Che Guevara, a-t-il pu commettre un livre — au demeurant fort habile — comme *À demain de Gaulle* (1990) ? Pour dire les choses brutalement : de Gaulle est de droite, et Debray de gauche. Or ce repentir sous forme de pamphlet avait comme dessein — c'est peut-être son mérite justement — de promouvoir le personnage de de Gaulle, et donc de le *relever*, au-delà de ces oppositions toujours un peu factices de la pensée politique. Le Général devient, chez Debray, le grand assimilateur de contradictions, l'Idée kantienne *in concreto*, c'est-à-dire incarnée en une personne vivante, concrète.

Il y a là quelque chose du fameux « enfin, nous y sommes ! » — ou, dans le cas de Debray, « nous y étions, mais ne le savions pas ! » — qui ponctue toute l'histoire de la pensée occidentale. L'Occident moderne a toujours été cela : une série de soubresauts ou de réveils, chaque réveil intervenant après le cauchemar qu'on avait pris, pendant un certain temps, pour un réveil définitif, et ainsi de suite. Hegel avait justement thématiqué cela dans son ouvrage de 1807 — *La phénoménologie de l'esprit* —, qui se présente ni plus ni moins comme une suite de soubresauts. Mais, ce qui change avec Hegel, c'est qu'il n'est plus possible d'oublier les cauchemars qui ont précédé chacun des réveils. Avec Hegel, il n'est tout simplement plus possible d'oublier. Chez le philosophe d'Iéna, les contradictions ne s'harmonisent pas pour disparaître dans l'idéal enfin atteint : elles continuent à travailler au sein de l'idéal, elles donnent à l'idéal son relief, le poids de l'histoire. L'idéal ou l'absolu hégélien a le visage buriné, ravagé par la succession des cauchemars l'ayant précédé.

### **Un dernier regard (nostalgique) sur le phallus**

Le garde-à-vous phallique que Debray croit, avec recul, pouvoir déceler en de Gaulle sonne plutôt l'oubli de l'oubli, faisant ainsi l'impasse sur le manque. C'est ce qui condamne Debray — perdu dans une forêt obscure, comme dans des limbes de Patriarches — à errer perpétuellement entre l'espace des antinomies kantienne et le *Schaukelsystem* (dispositif de bascule) hégélien. Lacan, pour qui le phallus est le « signifiant du manque dans

l'Autre», procède autrement. Il aura, pour ainsi dire en vertu du *writ of habeas corpus*, à produire le corps du manque. D'où, chez Lacan, le phallus *in actu*, pris dans un discours, le sien, qui a tout de ces signes émis par les suppliciés d'Artaud que l'on brûle sur leurs bûchers<sup>6</sup>. Donc : Lacan s'immolant devant son public — je ne vois pas d'autres façons de décrire ses séminaires —, télégraphiant bimensuellement, depuis son bûcher parisien, des fragments lumineux, des bribes (rafales ou crépitements de traits et de pointillés) sur un corpus, celui de la négativité et du désir. Fantôme de Hegel et son bruit de chaînes kojévienne? Si on se risquait à la synthèse de ces signaux clignotants, le phallus qui se matérialiserait se donnerait pour ce qu'il est, c'est-à-dire l'unique objet de conversation et de commerce entre les corps. Ce phallus serait non pas bâton du Maréchal (Debray), mais ce que des corps nommés — c'est-à-dire défilant sous la houlette du langage — tentent de dire, de nommer ou de *mimer* à même leur corps à corps sexuel, sans jamais y arriver. Obligation donc à la pantomime, à la gestuelle, à la mimique. Héritage des hystériques au sein de l'enseignement de Lacan? Signalétiques corporelles où tout se dit à coups de corps perdus? Peut-être. Quoi qu'il en soit, dans l'arène lacanienne se trouve agi ce qu'on ne peut dire, ce qu'on ne doit pas dire : le *Wunsch* freudien comme acte. Le manque *is being played out*, chez Lacan. Le *showing* y remplace le *telling*. Et c'est ainsi que, devant ce public qu'ils ont pour tribunal, les trois prisonniers de Lacan se lèvent comme un seul homme, charade à tiroirs de la libération inconditionnelle<sup>7</sup>.

6. Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1964 [1938], p. 18.

7. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945), *Écrits*, 1966, p. 197-213. L'article est souvent cité sous le titre de « L'apologue des trois prisonniers ». Ils sont donc trois à croupir en prison. Le premier à pouvoir résoudre le problème logique que leur pose le directeur de la prison sera libéré. Or, le directeur dispose de cinq disques, trois blancs et deux noirs. Il fixera un disque entre les omoplates de chacun des prisonniers, aucun n'étant en mesure de déterminer — comment *se regarder* dans le dos? — s'il a un disque noir ou un disque blanc collé au dos. Toutefois, chacun des prisonniers peut voir le disque que portent ses confrères en détention. Le défi tel qu'il se présente pour chaque prisonnier est donc de déduire logiquement la couleur du disque qu'il ne peut voir sur son propre dos. Ayant exposé les règles du jeu, le directeur de la prison fixe sur le dos de chaque prisonnier un disque blanc et il ferme la porte de la cellule derrière



Le phallus comme l'obligation de se reconnaître les uns les autres à partir de ce qu'on n'a pas... D'où l'enseignement de Lacan, qui se résume à théâtraliser le maître dans son infinie disparition. Une seule indication scénique pour ce théâtre phallico-phallique de Lacan : l'*EXEUNT*. Une seule consigne : s'infiniter dans la rareté, devenir de plus en plus signifiant, et donc de moins en moins signifiable (de moins en moins repérable grâce à un signifié). Bref, le phallus, c'est l'obligation au style qui, à son tour, n'est rien de plus sorcier que l'art de « filer entre les doigts ».

Après avoir fait ses cours, Alexandre Kojève deviendra diplomate travaillant dans le secteur de l'économie mondiale. Il tiendra « le GATT sur les fonts baptismaux » (selon une expression entendue). Il se sera par ailleurs lié d'amitié avec Carl Schmitt (nommé par Goering à l'université de Berlin) et aura été farouchement stalinien. À chacun son de Gaulle. À chacun ses goulags, ses oublis du passé, ses lapsus. Lacan, en républicain qui s'ignore, aura plutôt réchappé le passé, par exemple, en assurant la résurrection des morts au sein du discours de l'analysant. Chez Lacan, il s'agit moins de reprendre sa vie en main (c'est l'illusion du moi volontaire) que de savoir à quel point elle est peuplée. « Je est un autre », disait Rimbaud. « Je est une nation », aurait peut-être répliqué Lacan, en écho aux « jeunes hégéliens » (auxquels Marx s'était rallié brièvement), mais une nation fondée sur les lieux de la catastrophe, et donc une nation d'après la fin du monde et la mort de Dieu.

lui, en emportant avec lui les deux disques noirs qu'il n'a pas utilisés. Les prisonniers se regardent, se jaugent pendant un moment — puis, soudain, d'un seul coup (après un travail de logique que chacun accomplit pour ainsi dire en solo), les trois prisonniers se lèvent et quittent la prison. C'est la solution logique, trouvée simultanément par les trois prisonniers, que Lacan expose dans son article. Ici aussi, on *mime* la solution en prenant la porte.